

VINCENT QUIVY

INCROYABLES MAIS FAUX!



HISTOIRES DE COMLOTS
DE **JFK** AU **COVID-19**

SEUIL

Incroyables mais... faux !

VINCENT QUIVY

Incroyables mais... faux !

Histoires de complots
de JFK au Covid-19

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143266-4

© Éditions du Seuil, octobre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour M & C.
Et à ma première lectrice.
À sa mémoire.*

Oui, vous avez raison. Vous avez tous raison. La logique démontre tout. Il a raison celui-là même qui rejette les malheurs du monde sur les bossus. Si nous déclarons la guerre aux bossus, nous apprendrons vite à nous exalter. Nous vengerons les crimes des bossus. Et certes les bossus aussi commettent des crimes.

Antoine de Saint-Exupéry,
Terre des hommes, Gallimard, 1939

À la carte (en guise d'introduction)

Des villes cachées à l'intérieur de la Terre, des esclaves sexuels envoyés sur Mars, Albert Camus éliminé par le KGB, Marilyn Monroe assassinée par un suppositoire. Ou encore : Adolf Hitler bronzant au Brésil, des individus contrôlés par des ondes *via* leurs testicules, Daniel Balavoine tué par les services secrets et la reine Elizabeth habitée par un reptile... Accolées les unes aux autres, ces histoires ressemblent à un inventaire à la Prévert sous acide, un catalogue d'idées loufoques conçu par des cerveaux baignant dans la vodka.

Mais chacune de ces histoires a sa propre logique et une argumentation spécifique. Toutes constituent des « théories alternatives ». Malgré leur diversité, elles ont un point commun : elles sont le résultat de vastes plans occultes que les médias « grand public » ignorent. Dans l'esprit de celles et ceux qui les défendent, ce n'est pas un hasard : si ces « vérités inédites » peinent à émerger, ce n'est pas qu'elles manquent de cohérence, non, c'est qu'elles sont délibérément passées sous silence. Leur dissimulation est le fruit d'actions secrètes et concertées. Autrement dit : de complots.

Il y en aurait partout. Notre société avide de transparence, submergée par les informations, gavée d'événements, serait en réalité un théâtre d'ombres. Le flot médiatique ne serait qu'un leurre. Notre monde d'apparence serait guidé, en secret, par d'invisibles maîtres. L'idée ne date pas d'aujourd'hui. Elle a été analysée par l'historien Richard Hofstadter dès 1965 dans

Le Style paranoïaque et a fait le succès de *La Société du spectacle* de Guy Debord à l'époque où Jacques Dutronc chantait « On nous cache tout, on nous dit rien »¹.

Depuis, elle s'est largement renforcée, diffusée et infusée. Sorte de nouvelle religion, elle est l'opium de celles et ceux qui ont renoncé à Dieu ou à Marx pour comprendre leur condition. Elle leur offre une nouvelle façon de décrypter le monde (voir « Petit corpus annexe » en fin de volume). Elle explique tout. Les crises, les ouragans, les séismes, les injustices, les tueries, les maladies, les accidents, le hasard, le réchauffement climatique, et même les tics de Justin Bieber. Tout est la conséquence de plans ourdis par de petits groupes de puissants malfaisants. Tout est dissimulé. Il ne faut plus rien croire de ce que les médias « grand public » affirment ni de ce que les autorités déclarent. Il n'y a plus de vérité. Ou, plutôt, il y a la « vérité officielle », devenue synonyme de tromperie, et l'autre, celle qui émerge sur le Net, les réseaux sociaux, dans les « médias alternatifs », les séries télé et les fictions « tellement vraies ». Celle qui apprend à se méfier et à se défier de tous. De la réalité des attentats comme de la mort d'Elvis Presley. Et, à douter de tout, on finit par ne plus rien croire. Ni que la Terre est ronde, ni qu'on a marché sur la Lune, ni que la Finlande existe, ni que Coluche a été victime d'un accident. Certes, on peut adhérer à certaines thèses et en réfuter d'autres. Émettre des réserves sur la culpabilité de Lee Harvey Oswald n'implique pas de croire que la Lune est un vaisseau spatial rempli d'extraterrestres. Pourtant la démarche est identique. Elle consiste d'abord à considérer la « vérité officielle » comme un mensonge puis à

1. Richard Hofstadter, *Le Style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique*, Éditions François Bourin, nouvelle édition, 2012. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Gallimard, nouvelle édition, 1992. Jacques Lanzmann et Jacques Dutronc, « On nous cache tout, on nous dit rien », Éditions musicales Alpha, 1967.

voir toutes celles et tous ceux qui l'approuvent ou le propagent comme les complices d'un complot. Si Lee Harvey Oswald n'a pas assassiné le président Kennedy, alors la police, la justice, le gouvernement, le président américains, ainsi que le FBI, la CIA, la Chambre des représentants et bon nombre d'experts et de médias ont menti. Et s'ils ont menti sur Oswald, pourquoi ne l'auraient-ils pas fait pour la Lune, les extraterrestres ou les pizzas de Hillary Clinton ?

La tendance actuelle veut que toute remise en cause de « vérités officielles » soit le signe d'un réflexe citoyen. Le salut de la démocratie. Étrange salut qui passe par la défiance générale envers les institutions mais aussi et surtout envers le savoir et la connaissance. Cette défiance, elle finit par ressembler à un immense patchwork de croyances et d'ignorances, de théories absurdes et de thèses que rien, sinon la conviction, ne vient étayer. Elle finit par ressembler à un *fast-food* de la pensée où chacun se nourrit de certitudes vite fabriquées et avale avec gourmandise les incongruités les plus épicées. Ce livre en est le menu critique. Il en dévoile les recettes. On y trouve une large gamme de théories : « individuelles », « familiales », « originales », « bio » et « classiques ». Certaines sont arrosées de sauce piquante, d'autres d'une pincée d'ironie. Toutes sont garanties sans édulcorant mais pas sans danger. Car si l'abus d'alcool nuit à la santé, l'abus de complots nuit à la démocratie.

I

LES INDIVIDUELLES

Le coup du parapluie

Quoi : L'assassinat de John F. Kennedy

Quand : 22 novembre 1963

Où : Dallas (États-Unis)

Théorie : Le président américain a été victime d'un complot dont l'arme principale était une fléchette empoisonnée

Popularité : *

Il y a ce parapluie qui s'ouvre et se ferme au moment précis où passe le convoi. Ce 22 novembre 1963, à midi trente, il fait beau à Dallas, Texas. Le soleil irradie Dealey Plaza tandis que le président des États-Unis, John F. Kennedy, achève la traversée de la ville. Les parapluies ne sont pas de sortie et aucun spectateur n'aurait l'idée saugrenue d'en ouvrir un. Sauf ce drôle de bonhomme, debout sur le trottoir, à deux mètres à peine de la chaussée et de la limousine présidentielle. Le film amateur d'Abraham Zapruder, qui saisit l'assassinat image par image, le montre. On le voit attendre le convoi, parapluie fermé, au pied de la butte qui surplombe la route. Puis, à l'arrivée de la limousine, le voilà qui l'ouvre soudain. Dans la voiture décapotée, juste devant lui, John F. Kennedy s'affaisse alors sur son siège. Il est touché à la gorge.

Pour Richard E. Sprague, un ingénieur américain qui a beaucoup réfléchi à la question, et sans doute un peu trop joué au *Cluedo*, une conclusion s'impose : le parapluie est

l'arme du crime¹. Si le colonel Moutarde paraît hors de cause, le parapluie cache, selon lui, une arme extrêmement sophistiquée : un lanceur de fléchettes microscopiques. Une innovation technologique dont jusque-là personne n'avait entendu parler, pas même James Bond. Même s'il n'a jamais eu l'objet entre les mains, Richard E. Sprague parvient à en établir un schéma précis. Une batterie est cachée dans la poignée, juste au-dessus se trouve la détente, dans la tige est dissimulé un câble relié au lanceur placé au sommet. Le projectile propulsé est minuscule (5 millimètres de diamètre) et atteint le Président au cou. « Le grand avantage de cette arme, explique-t-il, est qu'elle est sans recul, presque silencieuse, et que la fléchette voyage à une vitesse élevée qui augmente après le lancement. »

Particularité de l'attentat : l'« arme silencieuse », discrète et inaperçue, permettant aux meurtriers de ne pas être repérés, est soutenue par des tirs beaucoup plus bruyants. En effet, même si la fléchette empoisonnée peut être mortelle, les assassins choisissent de n'envoyer qu'un projectile paralysant. Et de tuer le Président avec des flingues plus classiques. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

« JFK, précise Richard E. Sprague, a été paralysé par le poison contenu par la fléchette en moins de deux secondes – tellement paralysé que la première balle qui l'a touché ne l'a pas renversé, mais l'a laissé dans une position presque droite. Quelques secondes plus tard, une deuxième série de coups de feu a ainsi heurté une cible immobile et bien visible. »

La fléchette ne tue donc pas le Président, elle l'immobilise. Même si, assis dans sa banquette, John F. Kennedy paraissait jusque-là plutôt « immobile et bien visible », l'objectif était de le transformer en « cible » encore plus facile à atteindre pour les complices de l'homme au parapluie. Touché par un premier

1. Richard E. Sprague et Robert Cutler, « The Umbrella System : Prelude to an Assassination », *Gallery Magazine*, juin 1978.

tir, le Président ne peut se protéger ni crier pour alerter les policiers. Trois secondes plus tard, son crâne explose sous l'impact d'une balle. La fléchette paralysante a été efficace. Mais on ne saura pas pourquoi elle a été préférée à une fléchette mortelle. Et si l'on n'a pas pu mettre la main sur le projectile, c'est que, affirme Richard E. Sprague, il s'est autodétruit, comme dans *Mission impossible*.

Une arme entièrement dissimulée et jamais retrouvée, une fléchette qui ne laisse aucune trace ni ne fait aucun bruit... Si rien n'est visible, Richard E. Sprague, lui, y voit clair.

C'est dans les années 70 qu'il parvient à ces puissantes conclusions. Elles sont corroborées par un faisceau d'éléments ou, plus précisément, un ensemble de déductions. Lors de la diffusion tardive, à la fin des années 60, du film d'Abraham Zapruder, beaucoup d'observateurs ont noté la présence bien visible du parapluie incongru. Certains y voient un signal pour avertir les tueurs de l'arrivée du convoi dans la zone de tir. Une théorie qui ne convainc pas Richard E. Sprague. Il s'agit de l'assassinat du président des États-Unis, tout de même ! Qui peut croire que les comploteurs utiliseraient un moyen aussi artisanal qu'un parapluie, un jour de beau temps, pour donner le signal ? Pourquoi pas un balai-brosse ou une fumée blanche ? Les assassins de l'homme le plus puissant du monde disposent forcément d'une logistique et d'armes ultrasophistiquées. De même qu'ils bénéficient sans aucun doute de l'aide de la CIA et de tout ce que les États-Unis comptent d'agents secrets.

Curieusement d'ailleurs, alors que la police a interrogé, après l'attentat, la plupart des spectateurs placés aux premières loges, l'homme au parapluie (*umbrella man*) est passé au travers. Nulle trace de lui alors dans les dossiers. C'est d'autant plus étrange que des photographies le montrent, juste après le crime, tranquillement assis sur le bord de la chaussée. Loin de fuir, il semble prendre le temps de se remettre. Pourquoi n'a-t-il pas été

interrogé ? Son absence dans les archives renforce les soupçons sur son rôle et sur celui des enquêteurs du FBI.

La présence de cet homme non identifié au pied de la butte herbeuse (*grassy knoll*) devient, à la fin des années 60, une des énigmes de l'assassinat du président Kennedy. Sa découverte intervient dans une période où la « vérité officielle », établie par la police de Dallas et confirmée par la commission indépendante présidée par le chef de la Cour suprême, Earl Warren, est de plus en plus contestée. La culpabilité du seul Lee Harvey Oswald, un paumé solitaire, ne convainc plus. Son assassinat, quarante-huit heures après le crime, dans les locaux de la police, est la preuve du complot. La présence de l'*umbrella man* au pied du *grassy knoll* recoupe dès lors les hypothèses émises par plusieurs enquêteurs amateurs et par le procureur de La Nouvelle-Orléans, Jim Garrison, dont Richard E. Sprague est devenu le collaborateur : les coupables se trouvaient sur cette butte herbeuse et sont liés aux services secrets. Le Président n'a pas été atteint par des tirs provenant du Texas School Book Depository, l'immeuble derrière lui où se dissimulait Lee Harvey Oswald. Non, il a été tué par des tirs de face. Et par l'action conjointe de plusieurs hommes.

L'*umbrella man* et sa fléchette empoisonnée, les tueurs placés en embuscade, la tête de JFK, devenue cible facile, qui explose : tout colle. Le président Kennedy a été victime du coup du parapluie.

ÉPILOGUE. En 1978, alors que Richard E. Sprague publie *The Umbrella System : Prelude to an Assassination (Le système du parapluie : prélude à un assassinat)*, dans lequel il détaille sa fumeuse théorie, une commission parlementaire américaine (*House Select Committee on Assassinations*) est chargée de réexaminer l'assassinat de John F. Kennedy. Dotée de moyens importants, elle se lance dans une vaste enquête et étudie toutes les pistes. Elle retrouve l'*umbrella man* et

LE COUP DU PARAPLUIE

- car il l'a gardé - le fameux parapluie. L'objet est tout à fait banal et Louie Steven Witt, son propriétaire, explique qu'en le brandissant devant JFK, le 22 novembre 1963, il voulait rappeler au Président le passé de son père, Joe Kennedy. À la fin des années 30, ce dernier, ambassadeur des États-Unis à Londres, manifestait une sympathie coupable pour Adolf Hitler et soutenait la politique trop conciliante envers le dictateur allemand du Premier ministre anglais, Neville Chamberlain, connu alors comme... « l'homme au parapluie ».

Le suppo qui tue

Quoi : La mort de Marilyn Monroe

Quand : 5 août 1962

Où : Los Angeles (États-Unis)

Théorie : L'actrice américaine a été assassinée par la Mafia sur ordre de la CIA

Popularité : ****

Ne pas se fier aux apparences. Marilyn Monroe n'était pas la star déphasée et désespérée qu'ont décrite ses proches et les magazines. Elle était, au contraire, une ambitieuse machiavélique, « depuis longtemps liée au milieu » et à la CIA. C'est du moins ce qu'affirme le milieu. Ou, plus précisément, un proche du milieu : un dénommé Chuck Giancana¹.

Chuck est le frère de Sam Giancana, *alias* « Mooney », l'un des parrains les plus puissants des États-Unis dans les années 60. Chuck a toujours eu une grande admiration pour Sam, mort prématurément, comme beaucoup de pointures du milieu. Il a écrit un livre, *Double Cross*, hommage tout en finesse non pas à la bonté du malfrat – ce n'est pas le genre de la maison – mais à sa puissance. Il y relate les secrets et, plus généralement, ce qu'il a compris et déduit du parcours de son honorable frère,

1. Sam et Chuck Giancana, *Double Cross : The Explosive, Inside Story of the Mobster Who Controlled America*, Warner Books, 1992, p. 433-439.

responsable, selon lui, d'une bonne partie des événements que les États-Unis ont connus entre 1955 et 1975. Sam Giancana était une sorte de maître du monde à qui tous venaient faire allégeance. Il « contrôlait l'Amérique », tout simplement. Chuck n'était, lui, qu'un directeur d'hôtel et n'appartenait pas à l'organisation. Mais il a reçu, dit-il, les confidences de son frère. Enfin, presque...

La vérité sur l'affaire Marilyn, Chuck la tient, précise-t-il, de propos qu'il a recueillis ou qu'on lui a rapportés à droite à gauche, ici ou là. Notamment des « gars du milieu qui fréquentaient le bar du Thunderbolt », à Chicago. Le Thunderbolt est une bonne adresse pour qui veut avoir des infos.

L'affaire ? Elle est simple. Le milieu et la CIA, explique-t-il, surent habilement exploiter le désir de Marilyn de « devenir star, associé à son envie puérile de plaire ». Ils conclurent une sorte de donnant-donnant : le milieu et la CIA favorisaient la carrière de Marilyn, Marilyn amassait pour le compte du milieu et de la CIA informations et relations compromettantes. La star « puérile » fut ainsi utilisée comme « appât ». Elle « parvint à compromettre des dirigeants d'Asie et du Moyen-Orient ». Marilyn était une agente très spéciale et redoutablement efficace, digne des meilleurs *James Bond*, dans lesquels elle n'a pourtant pas joué. Chuck Giancana croit utile de préciser que sa motivation n'était pas son « patriotisme » mais sa satisfaction d'« obtenir les faveurs des hommes les plus puissants du monde ». Une agente un peu fragile néanmoins qui, comme finirent par s'en rendre compte avec une acuité tardive ceux qui l'utilisaient, semblait être plus star qu'espionne. « Chuck a pensé que les informations que détenait Marilyn Monroe sur les actions concertées de la CIA et du milieu, associées à la gravité croissante de son instabilité psychologique, étaient devenues un mélange explosif. » Ce qui n'empêcha pas, si l'on suit la démonstration de Chuck Giancana, la CIA et le milieu de partager avec elle nombre de secrets.

Curieusement, si le milieu, où le silence est la règle, s'inquiétait des confidences que Marilyn pouvait faire, les « gars », eux, n'hésitaient pas à se répandre dans les bars. On n'est jamais trahi que par les siens. Chuck Giancana put ainsi amasser des informations. Toutes cependant n'étaient pas de première fraîcheur ni de première main. Les révélations croustillantes semblaient devoir traverser une longue chaîne d'intermédiaires et de verres de whisky avant de parvenir à ses oreilles : « Chuckie Nicoletti dit à Chuck que Mooney avait appris que... »

Cela lui a permis toutefois d'écrire un livre dans lequel, quand il manque d'éléments, ce qui arrive souvent, il « devine », « imagine » ou « comprend ». Bref, Chuck Giancana reconstitue l'histoire à sa façon mais avec détails et précision. Le récit n'en est que plus vivant.

L'histoire est que la star ne s'est pas suicidée, comme on l'a cru un peu vite, un jour d'août 1962, à son domicile de Los Angeles. « Selon les gars du milieu, [...] la CIA, craignant que Marilyn Monroe, vindicative et accroc à la drogue, ne parle, demanda à Mooney de la faire éliminer. » Oui, la CIA ne plaisante pas avec les bavards, fussent-ils stars de cinéma. La raison pour laquelle elle a sous-traité l'opération à la pègre de Chicago n'est pas précisée. En tout cas, affirme Chuck, Sam Giancana fut ravi, car il y vit un moyen de nuire à ses principaux ennemis : le président et l'*attorney general* (le ministre de la Justice) des États-Unis, John Kennedy et son frère Bob. De source sûre, Sam avait appris, explique Chuck, que Bob avait une liaison avec Marilyn et que, après lui avoir promis de l'épouser, il l'avait finalement laissé tomber, ce qui avait rendu Marilyn furieuse. Le fait que Robert Kennedy, fervent catholique, marié, père alors de sept enfants, et homme politique ambitieux, ait pu envisager de renoncer à sa position, sa carrière et sa famille pour épouser une star à l'« instabilité psychologique croissante » ne fait pas tiquer Chuck Giancana. Du reste, c'est un détail. L'essentiel est que, en assassinant Marilyn, Sam tenait sa revanche.

Il envoya donc quatre tueurs chez la star, à Los Angeles. Il ne s'agissait cependant pas de liquider un gêneur selon les bonnes vieilles méthodes du milieu, « façon puzzle ». Les brutes de Chicago savent être délicates, parfois. « Calmement, et aussi efficacement qu'une équipe de chirurgiens, ils la bâillonnèrent avec du ruban adhésif puis lui insérèrent dans l'anus un suppositoire de Nembutal spécialement préparé. » L'histoire ne dit pas ce qu'ils firent de l'assistante de Marilyn qui vivait avec elle et ne vit ni n'entendit personne alors que, selon Chuck, l'actrice « se débattit ». Il est vrai que les assassins maîtrisèrent la star « avec calme », raison pour laquelle son corps ne portait pas de marques de lutte. De même, l'arme fatale, le « suppositoire de Nembutal » (barbiturique puissant), délicatement introduit, fut préféré à « une dose mortelle de sédatifs administrée oralement, et de force », qui aurait entraîné « une bagarre probable » et laissé des traces.

En quoi se débarrasser de Marilyn en maquillant le crime en suicide représentait-il une vengeance contre Bob Kennedy alors que ce dernier était censé vouloir s'en débarrasser ? Un assassinat en bonne et due forme n'aurait-il pas été plus efficace ? C'est que le meurtre n'était que l'acte I du plan.

L'acte II ? Il apparaît un peu moins préparé. Le parrain « espérait », écrit Chuck Giancana, « que la liaison entre Bobby Kennedy et l'actrice désespérée, bafouée, serait exposée au grand jour ». Enfin, pas trop quand même... puisque, en même temps, la révélation de ces « relations compromettantes » risquait, d'après lui, d'attirer l'attention sur les liens de Marilyn avec la CIA et le milieu. Or c'était justement pour éviter que ces informations ne filtrent que la CIA avait demandé au milieu de supprimer Marilyn. En résumé, Sam Giancana espérait donc que les relations entre Marilyn et Bobby soient rendues publiques, explique Chuck, puis, à bien y réfléchir, non.

Certes, tout ça paraît un brin confus et légèrement contradictoire. Mais Chuck Giancana n'y voit pas malice. À peine

admet-il que son frère n'a pas atteint, pour une fois, son objectif. Le puissant parrain qui avait pourtant planifié avec une précision d'horloger suisse le meurtre de Marilyn, et voulait impliquer, mais pas trop, les Kennedy, fut déçu. Rien ne filtra. Sa mort apparut comme le suicide d'une star au bout du rouleau. Le plan était sans doute trop subtil. Rien ne vaut décidément un bon assassinat avec de gros calibres. Sam Giancana, abattu de sept balles de silencieux un jour de juin 1975 alors qu'il s'affairait à son barbecue, a pu le vérifier.

ÉPILOGUE. Donald Spoto, auteur d'une biographie précise et documentée sur Marilyn, consacre tout un chapitre de son livre aux nombreux ouvrages et théories relatifs à la mort de la star. Intitulé « La grande arnaque », il y détaille les thèses en même temps qu'il les réfute, tout comme il fait un sort aux prétendues relations qu'aurait entretenues l'actrice avec Robert F. Kennedy. Cet engouement morbide témoigne, affirme-t-il, « de la fascination permanente qu'exerce sur le public Marilyn Monroe, la première idole morte prématurément dans les années 60. Les allégations d'assassinat à motifs politiques la propulsèrent au panthéon de l'histoire tortueuse de cette époque et l'implication supposée des Kennedy correspond parfaitement à l'univers de conspiration et de mystère qui entoure la célèbre famille¹ ».

1. Donald Spoto, *Marilyn Monroe. La biographie*, Presses de la Cité, 1993, p. 515.

Un clou dans la chaussure

Quoi : La mort de Bob Marley

Quand : 11 mai 1981

Où : Miami (États-Unis)

Théorie : Le chanteur jamaïcain a été empoisonné par la CIA

Popularité : **

Il suffit parfois d'un clou dans la chaussure. Un bout de métal, « traité chimiquement avec une toxine cancérigène », quelque chose comme du poison à effet lent. Voilà pourquoi le pape du reggae, Bob Marley, star internationale, chanteur-icône des années 70, est mort en pleine gloire, victime d'un cancer, à l'âge de 36 ans.

Quatre ans auparavant, rapporte la journaliste du site Popdust, Helen Thomas¹, il a, en essayant des chaussures, « crié de douleur ». Un « morceau de cuivre incrusté » dans la basket lui a ciselé l'orteil. Une petite blessure, *a priori* sans importance, mais qui aura de grandes conséquences. On lui découvre bientôt un mélanome malin, une forme de cancer de la peau, sous l'ongle de l'orteil blessé. Le seul traitement efficace est l'amputation. Bob Marley s'y refuse en raison de ses convictions religieuses : il est une figure du mouvement rastafari ou rasta, qui prône

1. Helen Thomas, « Conspiracy Theory Thursday – Was Bob Marley Killed by the CIA ? », popdust.com, 3 décembre 2015.

des solutions naturelles pour lutter contre les maladies. Le mal progresse. En 1980, victime d'un malaise à Central Park, il est hospitalisé. Des examens permettent de déceler pas moins de cinq tumeurs. Son état est désespéré. Il opte pour un traitement alternatif dans une clinique de Bavière dirigée par un médecin controversé, le docteur Josef Issels. Après plusieurs mois de lutte sans résultat, il est rapatrié aux États-Unis. Et meurt, peu de temps après, dans un hôpital de Miami, le 11 mai 1981.

Le cancer ne l'a pas terrassé par hasard : la maladie lui a été inoculée par un agent de la CIA. Oui, la CIA peut « inoculer le cancer ». Et elle ne s'en prive pas. C'est pour elle une arme comme une autre, bien qu'un peu lente et aléatoire – la médecine faisant quelques progrès –, pour se débarrasser de ses ennemis. Et Bob Marley était un ennemi des États-Unis. Il avait en effet la particularité d'être originaire de la Jamaïque. Pour les Américains, cette petite île située au sud de Cuba fait partie d'une zone sensible, car toute proche. Or, en 1972, les Jamaïcains ont élu un Premier ministre socialiste qui a eu la mauvaise idée de se rapprocher de Fidel Castro. Ce qui n'a pas plu aux États-Unis, dont la stratégie était d'isoler politiquement Cuba pour l'asphyxier économiquement. L'administration du président Richard Nixon a donc décidé de remettre la Jamaïque sur le droit chemin. Les hommes de la CIA se sont lancés dans une politique de déstabilisation qui a fragilisé le petit pays et favorisé la violence. À l'approche des élections législatives de 1976, les militants échangeaient plus de tirs que d'arguments.

C'est dans ce contexte que, en décembre 1976, Bob Marley, sa compagne et son manager sont victimes d'une tentative d'assassinat au domicile du chanteur, situé dans les beaux quartiers de Kingston, la capitale. La star, soucieuse de faire revenir la paix, préparait un grand concert gratuit, perçu comme un soutien au Premier ministre en place, Michael Manley. Plusieurs hommes, ce soir-là, pénètrent dans la propriété du chanteur et mitraillent à tout va.

« Au moment où les hommes armés sont entrés, nous répétons “I Shot the Sheriff” [« J’ai tué le shérif », un des grands succès de Bob Marley] », raconte un des musiciens¹. Bob Marley est touché au bras, sa femme à la tête, son manager est criblé de balles. Tous trois s’en sortent miraculeusement. Deux jours plus tard, le chanteur blessé monte sur scène pour assurer son concert devant plus de cent mille personnes. « Bob était toujours bandé, écrit son attachée de presse, Vivien Goldman, et avait une balle dans le bras qu’il allait garder jusque dans sa tombe. La retirer aurait mis sa capacité à jouer de la guitare en péril. Il avait donc bien compris le prix à payer pour prendre une position politique, et il a quand même continué. C’est du courage². »

La tentative d’assassinat bien réelle dont ont été victimes Bob Marley et ses proches s’inscrit dans le climat de violence secouant alors la Jamaïque. Les coupables ne seront ni identifiés ni retrouvés, mais rumeurs et fantasmes se propagent. Des témoins ont cru reconnaître parmi les tueurs un proche du parti d’opposition pro-américain, JLP (Jamaica Labour Party). Cela suffit aux yeux de certains pour y voir la main de la CIA : « La CIA le voulait mort, prétend, sans s’embarrasser de preuves, Helen Thomas. Marley répandait ses opinions religieuses et son activisme à travers sa musique et on croyait qu’il pouvait influencer la politique jamaïcaine en soutenant un candidat, car le peuple jamaïcain avait toute confiance en lui³. »

Influence politique, mais aussi musique bizarre, nette propension à faire l’apologie du cannabis, sans parler de la coiffure (des dreadlocks) et des bonnets sans forme, de la couleur de peau, du style de vie et de la religion : autant de raisons d’être éliminé sans

1. Roger Steffens, « The Night Bob Marley Got Shot », *rollingstone.com*, 7 juillet 2017.

2. Vivien Goldman, « Bob Marley at 70 : Legend and Legacy », *The Guardian*, 5 février 2015.

3. Helen Thomas, « Conspiracy Theory Thursday », art. cité.

délai par la CIA. Notons néanmoins que l'Agence, aux méthodes affûtées, n'aurait, dans ce cas précis, pas fait preuve d'une grande finesse ni d'une grande efficacité. Du reste, malgré sa blessure, Bob Marley ne renonce ni à la politique ni à sa volonté d'aider le peuple jamaïcain à retrouver la paix. Conscient néanmoins du danger qu'il court, il préfère quitter le pays. « La Jamaïque est un endroit marrant, confie-t-il à Vivien Goldman. Les gens vous aiment tellement qu'ils veulent vous tuer¹. » Il s'exile à Londres.

Mais, dans l'ombre, bien sûr, la CIA veille et ne le lâche pas. Elle n'a pas abandonné l'idée de l'éliminer, bien au contraire. C'est le clou caché dans la chaussure et « traité chimiquement », à moins que ce ne soit, selon d'autres sources tout aussi fiables, lors d'un match de foot à Paris, plus tard – l'Agence est partout. En tout cas, le cancer est « inoculé » par une blessure au pied. La méthode paraît moins expéditive que le mitraillage de Kingston, mais la panoplie de la CIA, c'est bien connu, est infinie. Certes, il faut le temps que la maladie se développe et fasse son sale boulot. Mais l'Agence n'est pas à quelques années près. Faire taire Bob Marley semble un objectif essentiel mais non urgent. Le chanteur subversif ne paraît pas si dangereux et son poids sur la politique jamaïcaine pas si décisif. Son influence sur la jeunesse du monde n'est pas si néfaste. Bref, même pour les services secrets américains, il est parfois nécessaire de « laisser du temps au temps ».

Laisser du temps au temps, c'est aussi ce qui caractérise l'attitude de Bill Oxley. Cet ex-officier de la CIA a attendu d'être sur son lit de mort, en 2017, pour avouer le crime. Il se confesse au site NewsPunch (appelé aussi, selon les jours, YourNewsWire), connu pour diffuser des nouvelles, disons, un peu fantaisistes².

Il est l'homme qui a inoculé le cancer à Bob Marley. Il a réussi à s'approcher de la star en se faisant passer pour un

1. Vivien Goldman, « Bob Marley at 70 », art. cité.

2. Dmitry Baxter, « CIA Agent Confesses on Deathbed : “Killed Bob Marley” », newspunch.com, 30 novembre 2017.

photographe du *New York Times*. Ensuite il lui a offert des baskets. « Je lui ai donné une paire de Converse All Stars. Taille 10, précise-t-il. Quand il a essayé la chaussure droite, il a crié “OUUUCH”. C’est tout. [...] L’ongle dans la chaussure a été contaminé par des virus du cancer (*sic*) et des bactéries. » Le vieux Bill ne dédaigne pas l’humour : il affirme que la CIA s’est débarrassée de Bob Marley parce que le musicien « constituait une très grave menace pour le *statu quo* mondial et pour les éminences grises qui mettaient en œuvre leur plan pour un nouvel ordre mondial ».

Ses confessions rencontrent un certain écho et enflamment les réseaux sociaux. Bill Oxley obtient ainsi, tardivement, son heure de gloire. L’heure passe vite cependant, l’info ne survit pas longtemps aux vérifications. Ses aveux sont, en effet, accompagnés de sa photo : on le voit allongé sur un lit d’hôpital, des tubes dans le nez. « Mais l’homme présent sur cette photo n’est en aucun cas un “ex-agent de la CIA”, précise Anne-Sophie Faivre Le Cadre, du *Monde*. [...] Une recherche d’image nous apprend que cette photographie est issue d’une banque d’images et a été prise par la photographe polonaise Katarzyna Białasiewicz¹. » Bill Oxley n’a pas tué Bob Marley, n’a jamais été un agent de la CIA et n’a même jamais existé.

« Ce procédé est d’ailleurs devenu un grand classique pour tenter de rendre crédibles des théories du complot », affirme le journaliste Antoine Krempf avant de faire l’inventaire d’un certain nombre de belles photos de vieillards sur leur lit d’hôpital qui ont confessé le meurtre de Lady Di, de Marilyn Monroe ou de John F. Kennedy².

1. Anne-Sophie Faivre Le Cadre, « Non, Bob Marley n’a pas été tué par la CIA », *Le Monde*, 4 décembre 2017.

2. Antoine Krempf, « Le vrai du faux. Non, un agent de la CIA n’a pas confessé le meurtre de Bob Marley », francetvinfo.fr, 5 décembre 2017.

ÉPILOGUE. « Héraut de la fierté noire, défenseur d'une théorie messianique de libération », selon Stéphane Letourneur¹, Bob Marley, mort en pleine gloire à seulement 36 ans, a, par son style de vie et ses chansons, nourri les fantasmes. Sans doute est-ce la raison pour laquelle son décès, qui ne semblait pas prêter à controverse, a fait naître les théories les plus absurdes. Le chanteur avait, selon son biographe, le double handicap de déplaire à la « fachosphère » et de plaire « à l'extrême gauche et aux jeunes ». Or, affirme-t-il, « si l'on en croit l'enquête de l'IFOP de décembre 2017², ces trois catégories sont des cibles de choix pour les délires complotistes, même si la méthodologie de ce sondage est discutable³ ». La mort de l'académicien Jean d'Ormesson, en 2017, à 92 ans, n'a, elle, pas agité l'univers conspirationniste. Ce qui, a contrario, paraît confirmer l'hypothèse.

1. Auteur de *Bob Marley, rebelle reggae*, Oslo, 2011.

2. « Enquête sur le complotisme », IFOP, en partenariat avec la Fondation Jean-Jaurès et Conspiracy Watch, décembre 2017.

3. Stéphane Letourneur, cité par Guillaume Narduzzi-Londinsky, « La CIA a-t-elle tué Bob Marley ? », lesinrocks.com, 8 septembre 2018.

Paul in the sky without diamonds

Quoi : La fausse mort de Paul McCartney

Quand : 9 novembre 1966

Où : Londres (Angleterre)

Théorie : Le chanteur des Beatles est mort en 1966 et a été remplacé par un sosie

Popularité : ***

Bien regarder les photos. Celles d'avant 1966 et celles d'après 1966. Examiner précisément chaque trait du visage. Paul McCartney, le chanteur des Beatles, n'y est « ni tout à fait le même ni tout à fait un autre ».

« J'affirme que ce n'est pas le même homme, écrit un internaute italien qui, sur des pages et des pages, compare les photos du Paul McCartney d'avant 1966 avec celles du Paul McCartney d'après 1966. La tête de Paul était beaucoup plus petite et ronde, avec un menton beaucoup plus court et plus droit, et des traits plus délicats et enfantins¹. »

C'est que, en novembre 1966, le chanteur et auteur-compositeur, alors en pleine gloire, a eu un très grave accident de voiture. Il en est mort. Le secret a été bien gardé, car, comme l'explique Joel Gilbert, auteur du documentaire *Paul McCartney Really Is*

1. spazio.libero.it/jamespaul, sans date.

*Dead*¹, « les services de renseignements [intérieurs] britanniques, le MI5, ont forcé les Beatles à dissimuler la mort de McCartney afin de prévenir les suicides en masse de leurs fans² ».

La beatlemania battant son plein, le gouvernement britannique craint, en effet, pour sa jeunesse. Il a déjà bien du mal à la préserver des ravages de la drogue, de la mode hippie et de la libération sexuelle, sans parler de la vague pacifiste et des chansons des Rolling Stones. Face à cette accumulation, rien de plus logique donc à ce que le gouvernement de Sa Majesté et les services de renseignements consacrent leur énergie à masquer le décès d'un des « quatre garçons dans le vent ». Il s'agit d'éviter une hécatombe chez la future élite de la nation en empêchant les couloirs d'Oxford et de Cambridge de se remplir des cadavres d'étudiants prometteurs, désespérés par l'absence de toute perspective engendrée par la mort de Paul McCartney. Il n'a pas été assez dit ce que le monde devait à l'initiative du trop méconnu Harold Wilson, le Premier ministre, et à ses services secrets. Sans eux, bien des dirigeants et personnalités anglais ne seraient jamais devenus ce qu'ils sont, emportés avant l'âge adulte par le chagrin. Tony Blair, Hugh Grant ou Jane Birkin auraient-ils survécu au drame ? L'ensemble des pays occidentaux aurait-il été épargné ? Donald Trump, Vladimir Poutine ou Nicolas Sarkozy, encore jeunes, auraient-ils eu la force de caractère de surmonter l'épreuve ? Et si Bernard-Henri Lévy avait été lui aussi submergé par le désespoir ? La face du monde en aurait été changée.

Dès le lendemain de la mort accidentelle de Paul McCartney à l'âge de 24 ans, les autorités britanniques se montrent donc particulièrement réactives. Non seulement elles décident de

1. Joel Gilbert, *Paul McCartney Really Is Dead : The Last Testament of George Harrison ?*, Highway 61 Entertainment, 2010.

2. Alexia Kapranos, « “Paul Really Is Dead” Says New Documentary », diymag.com, 28 juin 2010.

cacher la disparition du chanteur, mais elles mettent en place, dans l'urgence, un stratagème efficace. Un certain William Campbell, lauréat du concours des plus ressemblants sosies de Paul McCartney, prend sa place. Les trois membres survivants, John Lennon, George Harrison et Ringo Starr, sont priés d'accepter le deal au nom de la survie de la nation, et des bénéfiques colossaux que génère le groupe.

« Cependant, explique Joel Gilbert, les Beatles restants ont essayé d'alerter les fans en laissant des indices sur les pochettes d'albums et dans les chansons¹. » Tenus au secret mais soucieux de ne pas tromper leur public, ils n'auront de cesse d'envoyer des éléments codés pour laisser percer la vérité sans la dévoiler vraiment. Une manière de dire sans dire mais en disant quand même... Les plus perspicaces sauront interpréter ces indicibles signes. En 1969, l'information se répand sur les campus américains. Elle émerge dans la presse. Le journal universitaire *Michigan Daily* publie en octobre, sous la plume d'un étudiant, Fred LaBour, un article qui fait sensation : « McCartney mort : de nouvelles preuves mises en lumière² ».

Les éléments sont accablants : sur la photo de l'album *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band*, sorti en 1967, Paul porte un écusson sur lequel les plus attentifs lisent « OPD », ce qui signifie pour eux « *officially pronounced dead* » (déclaré mort officiellement). À l'intérieur de la pochette, une autre image montre les membres du groupe posant face à l'objectif. Un seul tourne le dos au photographe : Paul McCartney. Pour *Abbey Road*, leur onzième disque, paru à l'automne 1969, on les voit traverser la célèbre rue : Paul est bizarrement pieds nus alors que les trois autres portent des chaussures. C'est un indice clair pour faire comprendre qu'il n'est plus qu'un cadavre. Oui, car

1. *Ibid.*

2. Fred LaBour, « McCartney Dead : New Evidence Brought to Light », *Michigan Daily*, 14 octobre 1969.

Jean-Louis Trintignant,
L'inconformiste
Le Seuil, 2015

Alain Delon
Ange et voyou
Le Seuil, 2017

Fictions :

Brutal Beach,
Wartberg, 2016

Les 99 jours de Cohn-Bendit
Avec Jean-François Ival
L'Archipel, 2018